

quels s'est rangé saint Thomas, ont pensé que ce glaive de feu désignait une zone de flammes ou une région brûlante qui rendait le Paradis inaccessible¹. Il est assurément bien difficile de dire ce qu'était ce glaive, insuffisamment décrit par Moïse, mais nous ne sommes pas obligés de le savoir. Quant aux *Kiroubi* des Assyriens² et aux griffons des autres peuples, il n'est nullement invraisemblable de supposer qu'ils étaient un souvenir plus ou moins défiguré des anciens gardiens du Paradis³.

¹ « Salvis sensus spiritalis mysteriis, ille locus præcipue videtur inaccessibilis propter vehementiam æstus in locis intermediis ex propinquitate solis. Et hoc significatur per flammeum gladium, qui versatilis dicitur propter proprietatem motus circularis hujusmodi æstum causantis. » 2^a 2^e, q. 164, a. 2, ad 5^{um}.

² Voir Figure 113 un *Keroub* assyrien représenté avec un corps de taureau, une tête humaine et des ailes d'aigle, au milieu de la mer. A gauche est un taureau ailé. Au milieu, à droite, le dieu Dagon. Navires et poissons. A la partie supérieure, deux tours.

³ Cf. *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. I, p. 233-239; *Archivio di letteratura biblica*, t. II, p. 249 et suiv.; t. III p. 57-60.

CHAPITRE VI.

DE L'ÉTAT DES HOMMES PRIMITIFS.

Une des erreurs les plus répandues de nos jours est celle qui consiste à affirmer que les premiers hommes ont vécu à l'état sauvage. Malgré les traditions primitives qui placent à l'origine des temps un âge d'or, un certain nombre d'anthropologistes ne se représentent nos premiers parents que comme des êtres misérables, grossiers, sans aucune culture, à peine distincts des bêtes contre lesquelles ils ont constamment à lutter. Les peintres naturalistes aiment à nous montrer sur leurs toiles des hommes hideux, à figure bestiale, se disputant des lambeaux de chair saignante et vivant comme des bêtes. Un historien de la civilisation, M. Kolb, nous dit :

Longtemps avant Darwin, tous les hommes sans préjugés, qui cherchaient à se rendre compte de ce que nous savons des commencements de l'humanité et qui considéraient l'état des peuples sauvages, avaient été amenés à penser que les hommes primitifs devaient être au plus haut degré barbares, grossiers et semblables aux bêtes. Depuis Darwin, il ne peut plus y avoir de doute à ce sujet, alors même qu'on repousse la théorie de l'origine simienne de notre espèce, à l'é-

gard de laquelle beaucoup éprouvent tant de répugnance... Il a fallu beaucoup de temps pour que les eaux de « la notion traditionnelle de la création » commençassent à baisser un peu¹.

Si elles commencent à baisser, ce n'est pas sans beaucoup de fluctuations. L'erreur, comme toujours, se contredit sans cesse. Au siècle dernier, J.-J. Rousseau fit de l'homme sauvage, sortant des mains de la nature, le type idéal de l'innocence, de la pureté, de la simplicité, de la noblesse. Aujourd'hui tout est changé. Avec la même assurance qu'on suivait Rousseau, il y a cent ans, on déclare maintenant que l'homme primitif n'était qu'une sorte de brute. Les deux affirmations sont également fausses. Ni ange, ni démon, voilà la vérité, telle que nous l'enseigne avec raison la Sainte Écriture.

J.-J. Rousseau a fait d'imagination le portrait le plus séduisant, mais aussi le plus infidèle, de l'homme de la nature. Il nous l'a dépeint plein de vigueur, doué d'une grande finesse de sens, ignorant la maladie, n'ayant point d'autres désirs que la satisfaction de ses besoins physiques, moins misérable que l'homme civilisé, naturellement doux et impassible, ne craignant pas la mort, nullement méchant par nature et de plus indifférent au bien et au mal. Il n'existe aujourd'hui aucun anthropologue qui ne sourie de cette description imaginaire. Jamais homme pareil n'a existé. Toutefois le tableau que nous font à leur tour les savants contemporains,

¹ G. Fr. Kolb, *Culturgeschichte der Menschheit*, 3^e édit., 2 in-8°, Leipzig, 1885, t. 1, p. 7.

qui nous représentent l'homme primitif comme une simple ébauche de l'homme actuel, n'est pas plus exact.

Depuis quelques années, on a étudié avec beaucoup d'ardeur et de soin les sauvages qui vivent encore dans diverses parties du monde, parce qu'on prétend qu'ils doivent nous révéler, au point de vue de la psychologie, du langage, de la civilisation, de la religion et même de l'anthropologie, l'état de l'homme primitif, dont ils sont comme un spécimen toujours subsistant. L'ethnologie comparée s'est attribué en particulier cette mission. Elle tire de l'état actuel des peuplades sauvages la preuve qu'elle veut donner de l'infériorité native des premiers hommes. D'après un certain nombre d'ethnologues et de mythologues, comme M. Andrew Lang¹, par exemple, les sauvages de nos jours sont des peuples restés à l'état d'enfance, et, pour connaître ce qu'ont été nos premiers aïeux, nous n'avons qu'à considérer ce que sont encore aujourd'hui ces hommes qui ont été arrêtés dans leur développement et sont demeurés comme pétrifiés dans leur imperfection originelle.

Pour réfuter cette erreur, il importe d'observer d'abord que le mot sauvage est un des plus mal définis de notre langue. Sans doute, si l'on prend le mot sauvage dans son sens primitif de *silvaticus* ou habitant des bois, les premiers hommes ont pu l'être; il n'existait pas encore de ville comme il en fut élevé plus tard. De même, si l'on donne à ce terme le sens de non civilisé,

¹ M. Lang, *La mythologie*, trad. Parmentier, in-12, 1886, p. 18 et passim.

nos premiers parents ne jouissaient pas assurément des bienfaits, non plus que des inconvénients, de ce que nous appelons la civilisation, parce que la civilisation est le résultat de l'expérience accumulée des siècles : ils ne savaient ni lire ni écrire, ils ignoraient nos sciences, ils ne pouvaient avoir et ils n'avaient pas tous les raffinements que nous possédons aujourd'hui pour la nourriture, le vêtement, l'habitation, l'ameublement, les voyages, etc. Mais si l'on veut entendre par sauvages des hommes d'une intelligence rudimentaire, grossiers, sales, inhumains, cruels, comme ceux qu'on appelle aujourd'hui les races inférieures, rien n'est ni moins prouvé ni moins vrai. Il suffit en effet d'étudier sans parti pris l'homme sauvage pour reconnaître qu'il n'est ni l'homme primitif, ni l'homme de la nature.

L'homme qui, plongé dans la sensualité, vit, avant tout, comme la bête, pour manger, se propager et satisfaire les passions qui résultent de ce double besoin; l'homme qui, lorsqu'il n'est pas complètement oisif, ou bien se livre aux excès d'une folle joie ou bien pousse des hurlements, tue, et mange même son semblable avec délices, cet homme peut-il être appelé l'homme de la nature?... Son état n'est-il pas, au contraire, ce qu'il y a de plus opposé à la nature humaine¹?

L'état sauvage est en réalité un état de dégradation², non l'état de l'homme tel qu'il est sorti des mains du Créateur. La barbarie et la férocité des sauvages ne sont

¹ V. von Strauss und Torney, *Essays zur allgemeinen Religionswissenschaft*, Heidelberg, 1879, p. 13 (W. Schneider, *Die Naturvölker*, t. 1, p. 3).

² Voir W. Schneider, *Die Naturvölker*, t. 1, p. 68 et passim.

pas une preuve, comme on l'a souvent répété, que leur caractère et leur condition sont celles de l'homme primitif. En effet, au milieu des nations les plus civilisées, il existe des hommes qui sont de véritables sauvages par leurs instincts, par leurs habitudes et par leurs mœurs. Un historien contemporain nous parle d'un peuple qui, au siècle dernier, était divisé en diverses tribus ou familles, gouvernées par des chefs farouches; elles se livraient à l'élevage des troupeaux et se signalaient par le vol et le pillage, enlevant les hommes et les enfants pour les vendre comme esclaves; barbares cruels, d'une ignorance grossière, en proie aux plus sombres superstitions; connaissant à peine les premiers principes de l'agriculture, grattant seulement la terre avec un morceau de bois recourbé en guise de charrue, n'ayant pour herse que des fagots attachés à la queue d'un cheval sans harnais; leur nourriture, consistant en gruau et en lait, était mêlée avec le sang tiré d'une vache vivante; s'ils mangeaient des mets plus recherchés, ils les préparaient d'une manière dégoûtante de malpropreté, faisant bouillir le bœuf avec sa peau et rôtir les oiseaux avec leurs plumes; à tout cela, ils joignaient des usages et des coutumes démoralisatrices inconnues même aux Peaux-Rouges d'Amérique. Ces tribus ou ces clans barbares, c'étaient les Écossais, menant cette vie au moment où leur aristocratie jetait tant d'éclat dans la philosophie, la science et la politique¹. Quant à la cruauté et à la barbarie, qui ne sait que, pendant la Révolution française, pendant cette

¹ Lecky, *History of England in the eighteenth Century*, 2^e édit.,

période que des contemporains ont appelée « le règne des monstres ¹, » il surgit tout à coup, de divers points du royaume, des bandes de misérables, pillards et assassins, qui ne cédaient ni en férocité ni en atrocité aux tribus les plus barbares? Les hommes de Maillard, aux premiers jours de septembre 1792, égorgèrent par ordre, aux Carmes, à l'Abbaye, à la Force, des innocents qui ne leur avaient jamais fait aucun mal et qu'ils ne connaissaient même pas :

Les massacres [s'exécutèrent] administrativement. Ce fut partout la même discipline dans le carnage... D'abord [les égorgeurs] tuèrent d'un seul coup de sabre, de coutelas, de pique ou de bûche; puis ils voulurent savourer le meurtre, et il y eut, entre les bourreaux et les victimes, une certaine émulation. Les premiers cherchaient les moyens de tuer lentement et de faire sentir la mort, les autres cherchaient, par l'exemple, les moyens de s'attirer la mort la plus rapide. Cependant on avait apporté des bancs pour assister en spectateurs au carnage. Quand la fatigue commença, les meurtriers se reposèrent. Ils eurent faim, ils mangèrent tranquillement. Ils se firent fournir du vin qu'ils burent avec sobriété, craignant par-dessus tout de ne pouvoir continuer leur tâche. Le nom qu'ils se donnaient était celui d'ouvriers, et ils savaient le compte des victimes qu'ils avaient à livrer. La fureur ne les empêchait pas de penser au salaire, quand ils auraient fourni l'ouvrage ².

Londres, 4 in-8°, 1879-1882, t. II, p. 36; M. Müller, *The Savage*, dans *The Nineteenth Century*, janvier 1885, p. 113-114.

¹ La Harpe, *Discours prononcé à l'ouverture du Lycée*, le 31 décembre 1794, dans le *Lycée*, 1820, t. IX, p. 14.

² E. Quinet, *La Révolution* (dans les *Œuvres complètes*, édit. Germer-Baillièrè), t. II (1877), p. 91-92.

A minuit (raconte un témoin échappé au massacre des Carmes), l'on nous conduisit dans une salle du séminaire Saint-Sulpice, dont on avait fait une prison. Nous y étions depuis une heure, lorsque l'un des égorgeurs vint se plaindre à haute voix, tant en son nom qu'en celui de ses camarades, qu'on les avait trompés, qu'on leur avait promis trois louis et qu'on ne voulait leur en donner qu'un seul. Le commissaire répondit qu'ils avaient encore dans la prison de Saint-Firmin, de la Conciergerie et autres, de l'ouvrage pour deux jours, ce qui ferait les trois louis promis; que d'ailleurs on ne s'était pas engagé à donner nos dépouilles, et que, croyant devoir être déportés, nous nous étions presque tous fait habiller de neuf. L'égorgeur répliqua que, ne sachant pas qu'ils auraient nos habits, ils tailladaient les prisonniers à coups de sabre; que dans cet état de choses les fossoyeurs ne voulaient donner des dépouilles que quatre cents francs; qu'au surplus, il allait vérifier avec le commissaire dans la salle où nous étions. Heureusement nos habits, examinés de près, se trouvèrent usés, et les deux hommes sortirent ensemble ¹.

Voilà un trait entre mille des horreurs sanglantes de la Révolution. Tant de froide férocité et de basse cupidité ne prouvent que trop qu'il y a des sauvages au sein même des nations civilisées. Les hommes auxquels on réserve ce nom de sauvages ne sont pas plus le type de l'homme primitif que les Maillard, les Carrier, les Marat, les Lebon et tant d'autres ² qui se sont signalés

¹ *Relation* de l'abbé Berthelet de Barbot, dans E. Méric, *Histoire de M. Emery*, 2 in-8°, Paris, 1885, t. I, p. 314-315.

² Il faut lire les récits détaillés des principaux épisodes de la Révolution sous la Terreur et sous le Directoire, par exemple dans Manseau, *Les prêtres et les religieux déportés sur les côtes et dans*

par leurs excès de cruauté à la fin du siècle dernier; ce sont des êtres dégradés, par suite de circonstances diverses, comme les massacreurs de septembre. On l'a nié à notre époque, mais on commence à revenir à une appréciation plus saine des choses, et des savants peu suspects, s'ils ne reconnaissent pas que tous les sauvages actuels sont des hommes dégénérés, ayoutent que c'est certainement le cas de plusieurs :

L'histoire traditionnelle de l'humanité nous fournit des exemples nombreux de dégénérescence. Des États d'une haute civilisation ont déchu pour céder la place à des organismes sociaux inférieurs et dégénérés. Il y eut un temps où la doctrine qui présentait les races sauvages humaines comme les descendants dégénérés de races supérieures et civilisées était généralement admise. L'étude des mœurs, des arts et des croyances religieuses des sauvages a démontré combien était erronée cette application trop générale et trop précipitée de la doctrine de la dégénération¹. Pourtant il est incontestable que beaucoup de races sauvages existent actuellement

les îles de la Charente-Inférieure, 2 in-8°, Lille (1886), pour se faire une idée du degré de barbarie auquel peuvent porter la férocité et la cupidité réunies ensemble, lorsqu'elles ne sont plus contenues par le frein de la religion ou la crainte des lois. On ne trouve rien de plus horrible chez aucune tribu sauvage. Voltaire écrivait, quoiqu'il n'eût point prévu les horreurs de la Révolution : « On ne conçoit pas comment nous osons, après les horreurs sans nombre dont nous avons été coupables, appeler aucun peuple du nom de barbare. » *Un chrétien contre six juifs*, XVIII, *Œuvres*, t. v, p. 172.

¹ Il faut évidemment distinguer des degrés dans la dégénération, comme dans la civilisation. Nous sommes loin de prétendre que les ancêtres des sauvages avaient tous atteint un haut degré de civilisation.





114. — Fuégien.

se trouvent dans un état de dégénération, qu'elles descendent d'ancêtres qui possédaient une civilisation comparativement très développée. Nous pouvons citer à l'appui de notre dire les Indiens de l'Amérique centrale, les Égyptiens modernes et même les héritiers des grandes monarchies orientales de l'antiquité. Si l'hypothèse d'une dégénération universelle appliquée aux races sauvages est fort sujette à caution, il n'en est pas moins vrai que la dégénération nous est d'un grand secours pour interpréter l'état actuel de beaucoup de races barbares, telles que les Fuégiens, les Boschimans et même les Australiens. Certains indices tendraient à prouver leur descendance d'ancêtres plus civilisés qu'eux-mêmes¹.

Ces indices sont concluants en ce qui concerne les Fuégiens (Fig. 114). Darwin les a considérés comme les hommes les plus bas placés dans l'échelle de l'espèce humaine; il les met presque au-dessous des animaux les plus intelligents; il compare ceux qu'il vit de ses yeux aux diables qui paraissent sur la scène dans certains opéras, comme le Freyschütz².

A la vue de tels hommes, on peut à peine croire que ce soient des créatures comme nous et qu'ils habitent le même monde³... Leur langage, d'après l'idée que nous nous faisons

¹ Ray-Lankester (darwiniste), *De la dégénération, discours prononcé devant l'Association britannique à Sheffield, le 22 août 1879, dans la Revue internationale des sciences biologiques*, t. IX, 1882, p. 112.

² *Narrative of the Surveying Voyage of H. M.'s Ship 'Adventure' and 'Beagle', Journal of Researches into the Geology and Natural History*, Londres, t. VII, 1840, p. 228.

³ *Narrative*, p. 235. Ces affirmations de Darwin sont très exagérées au point de vue de l'aspect physique, comme peuvent le recon-

d'une langue, mérite à peine le nom d'articulé. Le capitaine Cook l'a comparé au bruit que fait un homme qui tousse pour dégager sa gorge embarrassée¹, mais certainement jamais Européen ayant la gorge embarrassée n'a produit de sons si rauques, si gutturaux, si cliquetants².

Eh bien, c'est précisément ce langage qui nous fournit la preuve de l'ancienne civilisation des Fuégiens. Un de leurs dialectes, le jagan, ne renferme pas moins d'une trentaine de mille mots. Quant au son, il n'est certainement pas inférieur à l'anglais : « Le parole di quella sono dolci, piacevoli, piene di vocali, » dit Giacomo Bove³, qui les a visités en 1882. Un tel langage est le débris d'une antique civilisation :

L'état de dégradation dans lequel se trouvent les Fuégiens contraste singulièrement avec la richesse de leur langue, laquelle porte à attribuer à ce peuple une origine bien supérieure

naître ceux qui ont vu les Fuégiens au Jardin d'acclimatation et comme l'attestent d'autres voyageurs. Voir Parker Snow, *Two years' Cruise of Tierra del Fuego*, Londres, 1857; M. Müller, *The Savage*, dans *The Nineteenth Century*, janvier 1885, p. 120-121.

¹ « Clearing his throat. »

² Ch. Darwin, *ibid.*, p. 229. Darwin se moqua publiquement des missionnaires qui allaient entreprendre la conversion de ces cannibales et de ces pillards. Or, quelques années après, des Fuégiens convertis faisaient plus de cent milles pour porter secours à des naufragés. G. Bove, *Viaggio alla Patagonia ed alla Terra del Fuoco*, dans la *Nuova Antologia*, 15 décembre 1882, p. 778; cf. p. 801. Nous devons remarquer d'ailleurs que Darwin reconnut plus tard loyalement son erreur, dans une lettre à l'amiral Sullivan, et envoya un chèque de cinq livres (125 fr.) pour les missions fuégiennes. *Vie et correspondance de Darwin*, t. II, p. 448-450.

³ G. Bove, *loc. cit.*, p. 800.

rieure à leur état actuel. La langue jagane est, sans doute, une des plus antiques et des plus pures. Elle est très complète dans sa grammaire et dans son vocabulaire. Celui-ci renferme environ trente mille mots, qui peuvent encore s'augmenter à cause du caractère agglutinatif du langage. Les verbes et les pronoms sont très nombreux et suppléent d'une certaine manière à la pauvreté des adverbess et des prépositions. La langue des Jagans diffère d'une façon sensible de celle de leurs voisins, les Alacalufs et les Onas, dont les mots sont durs, gutturaux et chargés de consonnes... Cette richesse de langue donne aux Fuégiens une facilité d'élocution surprenante. Cent fois dans le wigwam, j'ai vu des vieillards prendre la parole et discourir pendant des heures et des heures sans jamais s'arrêter¹.

Les conceptions religieuses de certains peuples sauvages ont aussi une telle élévation qu'on ne peut guère supposer qu'ils les aient trouvées d'eux-mêmes. Les Mincopies, par exemple, ces insulaires à peine connus de nom il y a moins d'un demi-siècle, ces petits nègres chasseurs ou pêcheurs, vivant dans des huttes de pieux ou de branchages, ces créatures qu'on a représentées comme formant le chaînon intermédiaire entre l'homme et le singe, se sont fait de la divinité une idée supérieure à celle des Grecs et des Romains². M. Man, qui les a particulièrement étudiés, résume de la manière suivante leurs croyances sur Pùluga, le Dieu bon :

¹ G. Bove, *ibid.*, p. 800.

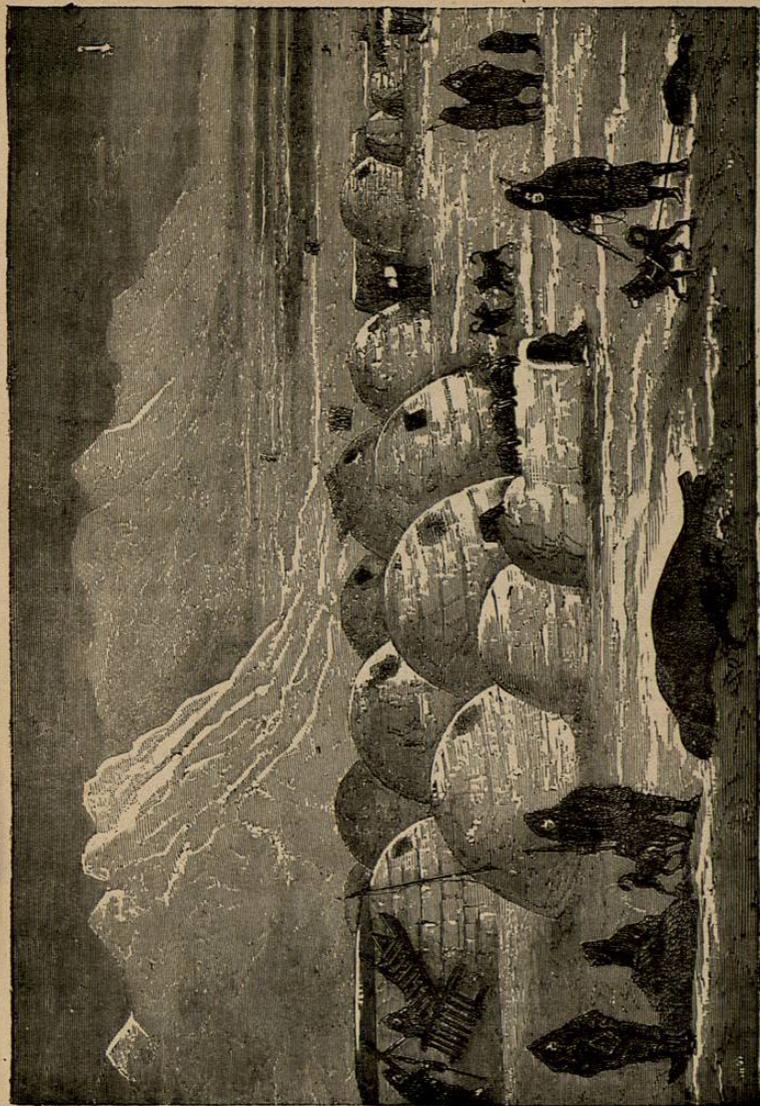
² A. de Quatrefages, *Histoire générale des races humaines*, p. 262.

I. Quoiqu'il ressemble à du feu, il est néanmoins invisible. — II. Il n'est jamais né et il est immortel. — III. Par lui ont été créés le monde, tous les objets animés et inanimés, excepté les jouissances du mal. — IV. Il est omniscient quand il fait jour, et il connaît jusqu'aux pensées des cœurs. — V. Il s'irrite quand on commet certains péchés, tandis qu'il est plein de pitié pour ceux qui sont dans la peine et dans l'angoisse, et quelquefois il daigne les secourir. — VI. C'est lui qui juge toutes les âmes après la mort et prononce leur sentence. L'espoir d'échapper aux tourments du *jereg-lar-mâgu* (espèce de purgatoire) influe dans une certaine mesure sur la conduite des insulaires dans la vie présente¹.

Le duc d'Argyll a observé² que c'est aux extrémités des continents ou dans des culs-de-sac qu'habitent la plupart des races inférieures. C'est qu'elles n'en sont pas aborigènes, mais y ont été poussées par des races plus fortes qu'elles; ce sont les victimes des guerres et des invasions; de là leur caractère dégradé et misérable. Les Esquimaux ne sont allés habiter les régions boréales sous des tentes de neige (Figure 115) que comme les Fuégiens le Cap Horn (Figure 114), c'est-à-dire contraints par la force brutale qui les repoussait d'une zone plus tempérée, soit qu'on les considère comme un rameau détaché du grand arbre américain, soit qu'ils aient été d'abord des nomades de la Sibérie.

¹ E.-H. Man, *On the aboriginal Inhabitants of the Andaman Islands*, dans le *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain*, t. XII, 1882, p. 157-158.

² *The unity of Nature*, in-8°, Londres, 1884, p. 404-423.



115. — Campement d'Esquimaux.

En Afrique, la race la plus dégradée, les Boschimans¹, sont des Hottentots descendus plus bas que ces



116. — Boschiman.

¹ Voir Figure 116. Le Boschiman est couleur jaune foncé ; sa chevelure, qui ressemble à la laine, est tordue en tresses serrées ; quelquefois la partie supérieure du front est ceinte d'un étroit bandeau de poils, qui sert à retenir de petites flèches, tandis que les longues flèches sont renfermées dans un carquois de bois d'aloès jeté avec l'arc derrière les épaules. Le Boschiman ne cultive pas la terre. Il vit de racines, d'insectes, de chasse et de pillage.

derniers. Et quant aux Hottentots¹, des ethnologistes éminents ont pensé que c'étaient des émigrants égypt-



117. — Hottentot.

¹ Voir Figure 117. Le Hottentot a les pommettes des joues proéminentes et la mâchoire, au contraire, très étroite ; le nez plat et court, les narines très courtes, la bouche grande, les yeux légè-

tiens dégénérés¹. Quoi qu'il en soit du reste de ce dernier point, l'étude des peuples sauvages a eu du moins cet avantage de prouver que l'homme de la nature n'est

ment fendus en amande ; il est bien proportionné. Sa principale occupation est la garde de ses troupeaux ; il vit de lait et ignore l'agriculture. La pièce la plus importante de son habillement est une peau de mouton ou de bête sauvage, cousue avec des fils de boyau et appelée *kaross*. La seconde pièce consiste en un petit tablier de peau qu'il attache autour des reins. Celui que nous reproduisons ici a emprunté un pantalon au costume européen.

¹ Voir Max Müller, *The Savage*, dans *The nineteenth Century*, janvier 1885, p. 123. On peut voir, par ce que quelques savants ont dit des Hottentots et des Boschimans, dans quelles exagérations peut faire tomber l'esprit de système. Nott et Gliddon, dans leurs *Types of Mankind*, in-4°, Philadelphie, 1854, assurent que ces deux peuples se distinguent à peine de l'orang-outang et moralement et physiquement. « The Hottentot and the Bushman, the latter, in particular, are but little removed, both in moral and physical characters, from the orang-outang. » P. 182. « A man must be blind not to be struck by similitudes between some of the lower races of mankind, viewed as connecting links in the animal kingdom : nor can it be rationally affirmed, that the orang-outang and chimpanzee are more widely separated from certain African and Oceanic Negroes than are the latter from the Teutonic or Pelasgic types. » « C'est là, dit un auteur non suspect, Waitz, une exagération éhontée qui, inspirée par l'intérêt des marchands et des possesseurs d'esclaves, ne peut trouver encore créance qu'en Amérique. » *Anthropologie der Naturvölker*, Leipzig, t. 1, 1859, p. 105. Nott et Gliddon oublient en effet qu'entre le singe le plus perfectionné et l'homme le plus dégradé, il y a encore la faculté de raisonner. M. Élie Reclus lui-même a montré que les Andamènes ou Mincopies, les Khonds du Bengale et les Nofoures de la Nouvelle-Guinée avaient été calomniés. *Revue internationale des sciences biologiques*, 20 octobre 1882, février, juillet 1883, 15 novembre 1884, t. XI, p. 121, t. XII, p. 1. M. Maury constate qu'on a exagéré l'abrutissement de la race hottentote, *La terre et l'homme*, 3^e édit., in-12, 1869, p. 411.

ni cette créature innocente et vertueuse qu'avait rêvée Rousseau et à laquelle avait cru le XVIII^e siècle — elle est, au contraire, presque toujours cruelle, méchante, dénaturée, — ni cet animal à peine dégagé de la gangue de la bestialité qu'ont imaginé les évolutionnistes de nos jours; — il est pleinement homme, dans toute l'acception du mot¹; mais loin de tendre à s'élever et à monter, s'il est abandonné à lui-même, il descend dans un abîme de plus en plus profond de misère et d'abaissement. En lui apportant la civilisation du dehors, on peut enter sur cette plante inculte une greffe qui produira des fruits savoureux. « Tout n'est pas sauvage dans le sauvage, » a dit un vieux missionnaire, Martin Dobrizhoffer². Le sauvage n'est pas complètement inculte, et s'il est peu cultivé, il est du moins susceptible de l'être davantage et de nous devenir en tout semblable. Il n'est nullement l'homme primitif; il a en partie rétrogradé et il a en partie progressé, comme il est resté en partie stationnaire³. Quant au premier homme, il a été créé dans un état qui n'était nullement celui de barbarie, quoiqu'il fût susceptible des progrès que l'humanité ne tarda pas en effet à accomplir.

¹ « So ist und bleibt der Wilde doch ein Mensch von Geburt... Wilde sind nicht Thiermenschen, in die der Mensch erst hineingebildet werden müsste, sondern Menschen, die das Land nicht bebauen, und nur von dem leben was die Natur ohne ihr Zuthun wachsen lässt... Die Menschheit fehlt ihnen nicht, wenn auch die Menschlichkeit. » J.-G. Müller, *Geschichte der amerikanischen Urreligionen*, 2^e édit., Bâle, 1867, p. 333.

² W. Schneider, *Die Naturvölker*, Paderborn, 1885, t. 1, p. 4.

³ *Ibid.*, p. IV-V; 5.

CHAPITRE VII.

LA MYTHOMANIE. — LES PATRIARCHES ANTÉDILUVIENS NOMMÉS PAR LA GENÈSE SONT-ILS DES MYTHES ?

D'après la critique négative, tous les personnages de la Genèse et en particulier Adam, Ève et les patriarches antédiluviens, ne sont que des personnages mythiques. Il serait trop long de relever tout ce que les incrédules ont écrit à ce sujet, mais heureusement il est inutile de le faire. Nous n'en parlerons que dans des cas particuliers, lorsque nous y serons amené par quelque circonstance spéciale. Hors de là, il n'est pas plus à propos de réfuter leurs hypothèses fantastiques sur les mythes que sur les miracles. Ils nient ces derniers de parti pris; ils inventent des mythes sans raison. Rien n'est d'ailleurs plus aisé ni plus facile. Cependant si l'imagination peut se donner dans ce champ libre carrière, il n'en reste pas moins vrai que des interprétations ne sont pas des faits, et que des hypothèses ne détruisent pas des réalités; les combinaisons les plus ingénieuses se brisent contre l'histoire. Il dépend bien d'un cerveau allemand de supposer que Noé ou Abraham sont un mythe solaire, Sara et Agar, un mythe lunaire, mais il ne dépend de personne au monde de faire qu'Adam,